

BERCEUSE

(HOMMAGE RESPECTUEUX A MADAME A. C.)

Le jour fuit et la nuit morose
 Dans l'espace a tendu son deuil ;
 Les bruits ont cesse, tout repose,
 Blond cherubin, cher enfant rose,
 Dors mon amour, dors mon orgueil !

Dans tes mantes de lin tissés
 Sois confiant et sans effroi,
 Les étoiles sont apparues,
 La foule a déserté les rues
 Et ta mère veille sur toi.

Le Ciel sur ta douce figure
 A posé son cachet divin ;
 Ton âme est encor blanche et pure,
 Ton cœur est vierge de souillure
 Dors tranquille jusqu'à demain.

Accourez songes éphémères
 Rêves chéris, illusions,
 Venez, espérances, chimères,
 Ri nis mensonges, doux mystères,
 Hâtez-vous, chastes visions !

Enfants du ciel, troupe vermeille
 Descendez sur vos ailes d'or
 Près du berceau, fraîche corbeille,
 Dont mon bébé, jeune merveille
 Est le bouquet et le trésor.

Puis apparaissez en phalanges
 Etinçants, joyeux et doux,
 Et cachez, bataillons d'archanges,
 Ce que notre monde a de fanges,
 A cet enfant pur comme vous.

Chantez sur vos lyres bénies
 Pour l'endormir quelque chanson,
 Sur vos pip aux pleins d'harmonies
 Ébauchez quelques symphonies,
 Un chant de cygne ou de pinson !

Mais chut ! un adorable rêve
 Voltige sur son front soyeux,
 A sa levre un sourire achève,
 Son sein d'ivoire se soulève
 Silence ! il a fermé les yeux !

D. R. Chever

LES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES
(Voir gravure)

Sortie du monastère des Ursulines de Québec, cette congrégation fut établie aux Trois-Rivières en 1697, par Mgr de Saint-Valier, qui lui procura d'abord une résidence sur le Platon et peu après la transporta sur le terrain où elle est encore actuellement. Les débuts furent longs et pénibles, et l'on commençait à peine à voir disparaître les mauvais jours qu'un incendie ruina de fond en comble l'établissement ; c'était en 1752, à l'heure où allait commencer la guerre de sept ans. Plus tard, en 1806, un malheur en tout semblable atteignit la communauté. Ces désastres n'ont jamais découragé les Ursulines des Trois-Rivières ; elles tiennent, depuis près de deux siècles, les classes qui instruisent les jeunes filles, et l'hôpital de la ville, tant pour les militaires que pour la partie civile de la population. De 1808 à 1845 elles ont eu le soin des aliénés du district. Depuis deux ou trois ans, l'hôpital a passé en d'autres mains. Reste la classe importante et toujours grandissante de l'instruction des enfants, qui vont dans ces murs par centaines apprendre à se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres. L'enseignement ne renferme ni futilité ni luxe, rien que du bon et du solide. Aussi les familles canadiennes sont-elles considérées avec raison comme des modèles sous bien des rapports. Le monastère des Trois-Rivières (qui, depuis un siècle et demi, est indépendant de celui de Québec), a fondé une maison à Waterville, Maine, laquelle est florissante ; de plus, à différentes époques, il a pu venir en aide aux maisons de son ordre établies à la Nouvelle-Orléans et aux O'Relousas, Pennsylvanie.

L'édifice que notre gravure représente a été érigé en 1806 ; partie des murs de 1752 sont compris dans cette construction. Le touriste qui visite les Trois-Rivières s'arrête avec surprise devant ce massif et austère monument, qui est l'un des plus caractéristiques de notre province, de même que celles qui l'habitent ont une physionomie à part dans l'ensemble du monde d'aujourd'hui. Les Ursulines ont conservé les règlements et les pratiques

importés de France par la Mère de l'Incarnation, il y a deux cent cinquante ans. Tout se passe comme autrefois dans leur vie journalière, travail, oraison, etc ; les siècles n'y ont rien changé, tout en changeant le reste du monde.

Un volume précieux pour nos bibliothèques a déjà raconté l'histoire du monastère jusqu'à l'année 1806 ; le second volume, qui est en préparation, nous dira ce qui s'est passé dans le monastère depuis quatre-vingts ans. L'ouvrage est bien écrit et riche en renseignements.

L'œuvre que poursuivent ces religieuses fait partie de notre organisation nationale. Que de fois elles se sont vues ruinées, arrêtées dans leur travail—deux fois mêmes elles ont été mises littéralement dans le chemin par de terribles incendies—mais, avec un nouveau courage, elles ont recommencé à neuf et se sont remises sur pied avec l'aide de la divine Providence. Puissent-elles ne jamais revoir ces jours d'épreuve dont nous parle leur histoire.

Benjamin Sulte

A L'ÉTRANGER

En ce siècle de lutte pour la vie, (je pourrais vous dire cela en anglais, tout comme un autre, mais j'aime mieux le français), il est si difficile de trouver une occupation honnête et lucrative, que je rendrai peut être service à quelqu'un de mes lecteurs en lui signalant un métier peu connu. C'est celui de chasseur de serpents à sonnettes.

Isaac Davis, de North Bolton, aux Etats-Unis, qui probablement est le seul spécialiste, se fait avec les crotales de jolis revenus. Les 1,700 serpents qu'il a tués en quatre saisons, lui ont rapporté une prime de vingt cinq cents par tête, sans parler d'un traitement fixe de cent piastres par an, ni du produit rémunérateur de la vente des peaux, de l'huile et des sujets vivants. Les jardins zoologiques et les grandes ménageries sont très fiers en effet, quand ils peuvent montrer un serpent à sonnettes au public qui se délecte à ce spectacle. Pour moi, la seule satisfaction que j'éprouve en contemplant ces vilaines bêtes, c'est d'en être séparé par des glaces épaisses. Bref le métier de chasseur de serpents, s'il n'est pas sans dangers, assure du moins une honnête aisance, et il n'y a pas, comme pour une position de stagiaire à trois cent soixante piastres, cinq cents postulants pour une place qui n'est pas disponible.

On s'imagine difficilement le nombre effroyable de victimes que font chaque année les serpents. Aux Indes, par exemple, leur pays de prédilection, malgré une destruction de plus de 500,000 reptiles par an, les dernières statistiques qu'on vient de publier nous apprennent qu'ils causent tous les ans la mort de vingt à vingt-cinq mille hommes et de plus de deux mille animaux domestiques.

Pourquoi tant d'hommes et si peu de bêtes ? C'est un fait partout reconnu que le serpent qui vit souvent en très bonne intelligence avec les bœufs, les chèvres et les moutons, semble animé contre nous d'une haine particulière.—Serait-ce une vieille rancune remontant aux premiers jours de la Création ?

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un serpent ? Notre mère Eve, d'ailleurs, n'eut pas le beau rôle dans l'affaire, et ce serait plutôt à nous d'en vouloir aux serpents.

Un individu qu'on ne saurait accuser sans injustice d'avoir un appétit de loup, c'est Succi, Succi le jeûneur. Enchérissant sur le conseil de la sagesse des nations, cet homme vit pour ne pas manger. Les jeûnes de quarante jours, comme il vient d'en terminer encore un à Londres, ne lui semblent plus suffisants, et il annonce qu'il va se rendre aux Etats-Unis où il restera cinquante jours sans manger. Où s'arrêtera-t-il dans cette voie ?—Certes, il ne se fait pas un dieu de son ventre, mais il en tire habilement parti ; comme ce n'est ni par plaisir ni par dévotion qu'il se soumet à ce régime

économique, il est permis de croire que cela lui rapporte de quoi s'assurer le pain de ses vieux jours. Et pourtant c'est assurément un métier à mourir de faim.

* *

Le roi du Dahomey, ce noir potentat, est décidément un fort vilain homme, sans foi ni loi, sans cœur ni rien. Il aime à tuer et cela avec des raffinements macabres. Ses bourreaux mettent de la coquetterie, de l'invention dans les supplices. J'en pourrais emplir toute une longue chronique. Je me contenterai d'un exemple et l'on s'imaginera les autres, si on le peut—ce que je ne crois pas.

Dans un panier l'on porte—les genoux repliés jusqu'au menton—les captifs ou les esclaves à supplicier. Il arrive qu'au beau milieu de la place, on les cloue par les pieds et qu'ils meurent ainsi debout—spectres fantastiques, ne pouvant tomber même après que la mort a terminé leur martyre. Ou bien le malheureux condamné est suspendu à un arbre, dans un sac rempli de têtes coupées. A peu de distance de lui on place des aliments qu'il ne peut que regarder en attendant que la faim vienne achever un tourment qui se prolonge une semaine entière quelquefois.

* *

Il n'est que temps de tourner le feuillet et d'ouvrir un paragraphe plus intéressant. Par contraste, nous parlerons de l'art de vivre longtemps, art si difficile et auquel chacun ne laisse pas que de s'intéresser fort.

La société d'hygiène publique de Vienne a commencé une enquête sur l'art de vivre longtemps. Une circulaire et un questionnaire très minutieux ont été rédigés et envoyés à un grand nombre de personnes arrivées à un âge—plus que respectable—à un âge avancé. La société pose une foule de questions sur les distractions habituelles, sur les heures de sommeil, le régime alimentaire, la durée du travail intellectuel, le vêtement, les promenades, etc, etc.

Je crois que la société sera fort embarrassée—car les régimes les plus contradictoires peuvent offrir des longévités superbes et il en est de ceci comme de toutes choses où, sitôt que l'on veut tirer une conclusion générale, les exceptions en nombre accourent donner le démenti. Que savons-nous de sincèrement inattaquable, d'absolument vrai ? Dieu s'est réservé la conclusion des mystères dont ce pauvre monde et cette pauvre humanité sont pleins.

Quoi qu'il en soit, la Société d'hygiène publique de Vienne a reçu un grand nombre de réponses—parmi lesquelles on nous cite celle du maréchal de Moltke. M. Gladstone a été interrogé et je pourrais citer encore beaucoup d'illustres vieillards. Si je connais jamais les résultats de cette intéressante enquête, je ne manquerai pas de vous les communiquer.

* *

Pour finir je vous dirai l'étrange et lugubre histoire que nous apporte la *Pall Mall Gazette*.

Composer soi-même son oraison funèbre est une distraction qui ne serait pas du goût de tout le monde ; la prononcer soi-même après sa mort devant ses amis éplorés, devant son propre cercueil, cela ressemble à une plaisanterie macabre.

Un prédicateur anglican qui devait aimer à parler en public, et voulait se donner une dernière fois cette satisfaction après sa mort, prononça lui-même son oraison funèbre, en la confiant au phonographe, et l'instrument vient de la redire fidèlement aux obsèques du héros de cette aventure, qui n'a pas voulu faire attendre plus longtemps au public ce morceau d'éloquence.

O Bossuet ! que n'avez-vous attendu le phonographe pour naître ! Vous n'auriez pas eu à regretter les derniers accents d'une voix qui s'éteint, et nous vous entendrions encore. Peut-être même auriez-vous pu, comme il y a des manuels épistolaires, composer un manuel d'oraisons funèbres, pour servir en toutes circonstances.

Pour mon compte, à défaut de Bossuet, j'aime autant qu'un autre que moi fasse mon oraison funèbre... et le plus tard possible.